

Sinem ARCAK CASALE
*Gifts in the age of Empire:
 Ottoman-Safavid cultural exchange 1500-1639*

Chicago, The University of Chicago Press
 2023, 326 p.
 ISBN : 9780226820422

Mots-clés : don, Safavide, Ottoman, ambassades, diplomatie

Keywords : Don, Safavid, Ottoman, embassies, diplomacy

الكلمات المفتاحية: هبة، صفوية، عثماني، سفارات، دبلوماسية

L'ouvrage est une importante étude sur les présents d'ambassades à l'époque moderne entre les cours ottomanes et safavides, soit entre le sultan ottoman et le shah de Perse, au cours du xvi^e siècle principalement. Il se situe donc dans la lignée de la grande exposition tenue d'abord à Los Angeles, au Los Angeles County Museum of Art en 2011, intitulée *Gifts of the Sultan: The Arts of Giving at the Islamic Courts*, et qui fut ensuite accueillie au Museum of Fine Arts à Houston, puis au Museum of Islamic Art à Doha, au Qatar, en 2012.

L'autrice explicite de façon louable l'importance de l'anthropologie pour appréhender l'économie du don, en évoquant les travaux de Marcel Mauss, notamment, et l'importance du circuit effectué par l'objet de luxe, qui circule et, en théorie, revient à son expéditeur. De ce point de vue, il aurait été utile de reprendre l'analyse complétée par Maurice Godelier sur le travail de Mauss pour bien saisir la différence entre objet de luxe et objet précieux et la finalité même du don selon les types d'objets offerts. Toutefois, à la décharge de l'autrice, sa réflexion lui permet de bien analyser les types d'objets offerts et leur symbolique à différents moments de l'histoire des relations complexes entre les deux puissances. Aussi, elle parvient évaluer, en fin d'étude, les types de dons et leurs sémiologies respectives.

Cet ouvrage est magnifiquement illustré et les images parfaitement analysées et commentées, le plus souvent avec perspicacité, ce qui ajoute à son intérêt. Les sources convoquées sont nombreuses et variées : les manuscrits à peintures, les objets eux-mêmes, conservés dans les musées internationaux, à Topkapi au premier chef, les sources littéraires turques, persanes et occidentales comme le témoignage des ambassadeurs des villes italiennes très présentes dans le monde turc. On appréciera également la qualité des six annexes, illustrant en détail le propos

de l'autrice sur les types de dons dans différentes sources (récits d'ambassadeurs vénitiens), et la très fournie bibliographie de sources et de travaux.

L'autrice rappelle la nature des présents offerts par le shah de Perse et le rôle central des manuscrits de luxe, à la fois comme sources pour l'historien et comme objets du don. Sont concernées, *l'Iskandar-nāma* de Nizāmī, les poèmes de Jāmī', par exemple, mais aussi des objets mobiliers tels des tapis de petite taille en soie, des pierres précieuses, des animaux exotiques, des chevaux, des chameaux, des textiles, des turbans, des armes de cérémonie. Ces objets pouvaient être offerts en différentes circonstances : fêtes, circoncisions, ambassades, anniversaires.

L'ampleur des cadeaux échangés est à resituer dans un contexte latent de rivalité politico-religieuse entre les deux États qui, prétendait chacun défendre une forme d'orthodoxie, et dont les souverains se réclamaient, pour ainsi dire, de droit divin. Dans ce contexte de tension entre le sultan, tenant du sunnisme, et le shah défenseur du shiisme, les présents n'étaient pas anodins à l'instar des exemplaires du Coran, des manuscrits enluminés en persan, des albums de calligraphie, des miroirs au prince, des cartes...). En effet, certains présents pouvaient heurter les sultans ottomans, tels les tapis de prière nommant les imams shiites (p. 12).

Ainsi, l'autrice veut montrer sur la durée les transformations qui affectent le mécanisme même du don en fonction des types de présents.

Les présents étaient désignés par des termes différents : *hadāyā* se réfère aux cadeaux échangés entre pairs, alors que *pīshkash* évoque un tribut royal ou une taxe des sujets à un. De la même façon, globalement, on observe une asymétrie dans le don entre les deux puissances.

Le chapitre 1, intitulé *Scandal and decorum* (chap. 1, p. 31-66), évoque les relations entre Shāh Ismā'īl, le souverain de Perse (m. 1524) et les sultans Beyazid II, puis Selim I^{er} (r. 1512-20). L'autrice montre comment, dans un premier temps, les Safavides qui se sentaient supérieurs aux Ottomans comme héritiers et continuateurs des Timourides, infligèrent des déconvenues à leurs homologues ottomans. Shāh Ismā'īl, roi auto-proclamé en 1501, à 14 ans, se promeut guide spirituel du shiisme duodécimain en 1540, comme *pīr* ou *murshīd*, et fonde une armée endoctrinée, les Qizilbash, ou têtes rouges. Il a des exigences, car il demande à Beyazid II de laisser les sujets turcs se rendre librement en pèlerinage à Ardabil, au tombeau de Shaykh Safī', le fondateur de la dynastie.

Lorsque Beyazid II envoie un ambassadeur à Ispahan, la réception est d'une violence inouïe, car

on le contraint à assister au supplice et à la mort de deux gouverneurs révoltés : Ḥusayn Kār Kiyā, enfermé dans une cage, et Muḥammad Karrah, rôti à la broche et sommé d'être mangé par ses soutiens politiques ! Toutefois, l'ambassadeur ottoman avait apporté des cadeaux de Beyazid II, et le shah avait en retour donné une dague, une robe d'honneur, un *tāj*, ou coiffure, un cheval et une selle en or. Or, ces cadeaux symbolisaient la fidélité au shah, dont le chapeau safavide, un turban haut doté d'une extension rouge, aurait été suggéré par une vision envoyée par 'Alī ibn Abī Ṭālib à Ḥaydar, père d'Ismā'īl. Tous ces objets de luxe, ceintures d'or, poignard d'or incrusté et *tāj* ne pouvaient être portés par un sujet que s'ils avaient été offerts par le roi, traduisant, ainsi, une forme de subordination que l'on suppose difficile à accepter de la part des sultans ottomans, constituant une forme d'humiliation.

Peu de temps après, une ambassade fut envoyée à Constantinople mais, offusqué par le souvenir de la précédente et des présents associés, le sultan refusa de la recevoir. Pourtant, des cadeaux furent échangés et le sultan donna des ornements textiles en velours rouge, des jarres, deux plateaux en argent, des vaiselles à boire, des soies et cotonnades de Bursa, deux robes de brocards de soie d'Amasya. Ces présents correspondaient, en fait, à ceux que l'on donnait aux membres de la cour et aux ambassadeurs de façon très conventionnelle. Les caftans en velours, sans doute d'origine européenne, étaient habituellement offerts aux proches et aux familiers du sultan.

Donc les souverains pratiquaient une politique réglementaire et réciproque de cadeaux correspondant à des codes précis, qui révélaient ainsi, selon les présents échangés, la volonté d'honorer ou non l'obligé, voire, dans le dernier cas évoqué, de le traiter comme un quelconque serviteur.

Mais, en 1512, les choses changèrent. Selim I^{er} déposa son père et étendit son domaine d'influence, en 1517 avec la conquête, sur les Mamelouks, de la Syrie, de l'Égypte, du Hejaz. Le sultan ottoman devint ainsi le serviteur des deux sanctuaires. Les conventions changent alors, car Selim avait acquis sa légitimité comme héritier d'une lignée de sultans ottomans, fils du sultan Beyazid, petit-fils du sultan Mehmed, et calife de Dieu. Aussi, c'est avec ce pouvoir renforcé qu'il énumère les crimes du shah dans ses lettres, le provoquant militairement et personnellement.

Lorsque Shāh Ismā'īl envoya, par provocation, son ambassadeur avec une boîte d'opium comme présent, Selim lui retourna un ultimatum en juillet 1514, accompagné d'un chapeau de femme et d'un foulard porté par les femmes pour le railler,

puis des vêtements de soufi (des robes de laine, un châle, un manteau et un bâton) pour lui rappeler son origine humble et soufie. Il en résulta la guerre et, en août 1514, Shāh Ismā'īl fut battu à Chaldiran pour la plus grande joie des descendants timourides qui se prirent à rêver d'un pouvoir retrouvé.

Les cadeaux cessèrent totalement du côté ottoman, alors que dans le même temps Shāh Ismā'īl encourageait les révoltes sur le territoire ottoman, dépêchant même un descendant sunnite du Prophète à la cour du sultan (où il fut immédiatement emprisonné). Il continua en outre d'envoyer des cadeaux (exemplaires du Coran, ceintures) mal perçus par le sultan, et qui demeurèrent, donc, sans retour. On peut ainsi déduire que, du côté safavide, le don de présents n'impliquait pas un minimum de sincérité dans les relations, alors que pour les Ottomans la réciprocité en toutes circonstances, demeurait exceptionnelle.

Dans le chapitre 2, l'autrice s'attarde sur un des présents les plus somptueux envoyés par les Persans aux Ottomans, le célèbre *Shāh-nāma* de Shāh Tahmāsp, désormais démembré et dispersé en 1970 par A. Houghton. Ce magnifique manuscrit, décrit par Dust Muḥammad, figure parmi les cadeaux envoyés par le shah au nouveau sultan Selim II (1566-1574) en 1568. On avait mis vingt ans à le peindre et les échanges de cadeaux à cette date, par le biais de sources inédites, témoignent des bonnes relations réciproques entre Ottomans et Persans.

À cette époque, régnait en Perse, Shāh Tahmāsp (1524-1576) qui avait conclu en 1555 une paix avec le sultan ottoman. Pourtant, durant les vingt années précédant la paix, en 1534, le sultan s'était fait le protecteur des lieux shiites de Najaf et Karbala, affirmant que les Safavides étaient des hérétiques. Dans le même temps, le shah faisait préciser la doctrine du shiisme duodécimain, affirmant que le Prophète avait désigné 'Alī comme successeur, et que les Ottomans étaient des idolâtres sodomites.

En 1568, l'ambassade perse se rendit à Constantinople pour l'inauguration du complexe de la mosquée Suleymaniyye, Shāh Tahmāsp félicitant le sultan comme roi digne des rois de légende et lui proposant de faire tisser de magnifiques tapis pour cette mosquée, une offre rejetée avec mépris par Selim III. Une magnifique ambassade de 700 personnes fut convoyée depuis Edirne par l'armée ottomane, dirigée par Shāh Qulī. Après l'arrivée à Edirne, le grand vizir reçut de l'ambassadeur des présents spécifiques dont tapis de soie, épées, chapeaux de feutre, robes, draperies, pièces de tissus de soie, mais l'ambassadeur faillit être tué par un fanatique ottoman qui agissait pour son propre compte.

La mise en scène de l'ambassade de 1568 devant le sultan et le défilé des cadeaux s'observe dans les miniatures du *Shāh-nāma-ye Selīm Khān* de Loqmān, peint en 1581. Une procession de dignitaires ottomans apportait les cadeaux : des manuscrits, des brûle-parfums et vaisselles, des plumes d'aigrette, des petits tapis de prière, des éléments de la tente brodée, un dôme doré et divers éléments de la tente, des faucons qui moururent durant le voyage. Parmi les cadeaux, un coran écrit de la main même de 'Alī, une relique qui rattachait directement les Safavides à la famille du Prophète, et bien-sûr le *Shāh-nāma* de Shāh Tahmāsp débuté sous Shāh Ismā'il et comportant 759 folios et 258 illustrations. On prétend que Behzād, Mīr Musavvir, Aqā Mīrak, Sultān Muḥammad y auraient collaboré. Il est précédé de l'introduction du prince Bāysunghur Mīrzā. Le *Shāh-nāma* possède bien-sûr une scène de légitimation avec le bateau de la foi ou *kashtī-yi najāt*, « des alh-i bait-i-nabi » montrant 'Alī, Muḥammad et ses petits-fils. Une magnifique lettre accompagnait l'ambassade. L'ambassade de 1568 affirmait ainsi par les présents offerts, à la fois la légitimité des Safavides, et leur maîtrise des arts ; ce geste ne fut cependant pas réciproque et resta sans retour indiquant de façon non déguisée, leur état de subordination et la volonté de domination des Ottomans à leur endroit.

Dans le chapitre 3, *King of the World*, on observe la volonté des Ottomans à contrôler la diplomatie par le protocole des cadeaux en prenant comme modèle l'ambassade précédente et son traitement. Les présents échangés ou, plutôt, reçus par le sultan ottoman firent l'objet d'une mise en scène visuelle pour assurer sa suprématie comme roi du monde sur le shah safavide que l'on continuait de soupçonner d'hérésie.

Ainsi, pour supplanter le *Shāh-nāma*, épopée à la gloire des rois de Perse et de leurs continuateurs, des corpus furent conçus sur ce modèle propre au monde persan, mais cette fois peints et écrits à la gloire des différents sultans ottomans. À cette date, les Ottomans comprirent que les mises en scènes du don étaient, y compris par le support de transmission visuelle des manuscrits, un des moyens d'établir la suprématie d'un chef d'État, comme autrefois les Achéménides le firent par la fresque sculptée de l'apadana de Persépolis, exposant la sujétion des peuples du monde apportant présents et tributs au Roi des rois.

L'un des premiers ouvrages, peint en 1558 et destiné à évoquer la gloire des sultans est le *Süleymān-nāma*, comportant 617 folios et 69 illustrations, fut composé par le poète 'Ārifī pour mettre en scène la grandeur et la magnificence du sultan ; l'ouvrage est ici destiné à montrer l'étiquette de la cour en toute

circonstance. Les compositions des miniatures sont pour ainsi dire standardisées autour de l'étiquette impériale. Et on les retrouve dans d'autres œuvres comme le *Zafar-nāma* de Süleymān qui raconte les événements qui s'étaient déroulés entre 1559 et 1566, avec ses vingt-six peintures reproduisant principalement des scènes d'ambassades (Dublin, CBL, 1579, T. 413). La particularité des représentations est ici d'intégrer les présents à l'ensemble de la scène.

Un autre ouvrage, le *Shāh-nāma-ye Selīm Khān* de 1581, écrit par Sayyīd Loqmān, expose, avec ses 44 peintures (dont 6 datées historiquement), des événements concernant la gloire du sultan. On voit que le *Zafar-nāma* a été utilisé en modèle. Il va inspirer le *Sehinsehnāme* ou *Shahin Shāh-nāma*, du sultan Murād, toujours écrit par Loqmān, avec 48 peintures peintes par une équipe de vingt-deux artistes dirigés par Naqqāsh 'Osmān : en 1581, en début de règne, donc, évoque la réception en 1576 de l'ambassade de Shāh Tahmāsp pour le congratuler de son avènement. Ces manuscrits et leurs miniatures offrent ainsi publiquement le spectacle codifié des ambassades et des réceptions de cadeaux à la cour selon un protocole immuable qui impose à tous l'affirmation de l'universelle souveraineté des Ottomans

Le chapitre 4 est, lui, dédié au petit prince Ḥaydar Mīrzā, envoyé en 1590 par son oncle, Shāh 'Abbās (m. 1629), comme otage à la cour ottomane après la défaite safavide de la guerre débutée en 1578. En 1590, les cadeaux des Safavides sont présentés comme des signes manifeste d'obédience et de subordination, à l'instar de l'enfant royal doté d'une taille minuscule, debout aux pieds du trône attrapant la robe du sultan pour l'embrasser. À onze ans, on le fit assister au couronnement de Sultan Mehmed, mais il mourut de la peste et ne revint jamais chez lui. Or, les représentations d'accession au pouvoir de Mehmed furent calquées sur les scènes d'ambassades et de réception de cadeaux de l'ambassade de 1590 !

Le chapitre 5 montre de façon très intéressante que les formes du don étaient en voie de mutation au xvii^e siècle car, en août 1599, Mehmed III (m. 1603) reçut Muḥammad Quli Beg Arabgirlu, l'ambassadeur de Shāh 'Abbās, apportant douze clefs de forteresses qu'il aurait conquises au nom du sultan, forme de provocation caractérisée, et non, comme il l'avait fait en 1597 ou en 1599, de beaux présents semblables à ceux que Shāh Tahmāsp envoya naguère et avec déférence à son homologue. Cette fois, l'arrogance de l'ambassadeur safavide, vêtu de bijoux et de textiles européens, fut perçue quand il refusa de se conformer au protocole humiliant de la cour. En effet, Shāh 'Abbās avait vaincu les Uzbeks et les douze clefs, tels les douze imams, symbolisaient un

ordre nouveau marqué par le contrôle de la soie iranienne et du commerce des textiles de soie via la communauté des marchands arméniens, ou par le rapprochement avec la Russie très anti-ottomane.

Mais la situation évolua encore car face aux risques de guerre, une ambassade perse arriva en Turquie en 1619 avec cent ballots de soie, mais aussi des éléphants, des rhinocéros, des bijoux, des épées de Damas, cinquante chameaux avec de la soie, vingt-cinq apportant de la porcelaine et vingt-cinq autres des tapis. Et, ici, le paysage symbolique avait radicalement changé, car il s'agissait bien d'un tribut. Puis, la guerre recommença en 1624 avec la prise de Najaf et de Karbala par les Ottomans.

Ainsi, l'ouvrage de Sine Arcak Casale montre qu'en fonction de la situation politiques, les présents apportés sont soit raffinés et déferents, soit provocateurs (boîte d'opium, clefs, chapeau, ceintures), soit massifs et synonyme de tributs. Les dons avaient leur propre sémiologie et exposaient, du côté persan, ouvertement une situation soit pacifique, soit conflictuelle. Toutefois, côté ottoman, la réciprocité n'existait pour ainsi dire pas, puisque le sultan, auto-promu « roi du monde », recevait les ambassades

pour le démontrer publiquement, événements consignés pour la postérité par la subtilité de la culture visuelle. En comparaison, les ambassades adressées à la cour du sultan mamelouk, par exemple sous Qānṣawh al-Ghawrī présentent des similitudes, les envoyés et les présents des Turkmènes sont reçus avec beaucoup plus d'égards que ceux des Safavides; toutefois le protocole fort différent faisait au Caire, la part belle aux défilés et joutes militaires⁽¹⁾. Toutefois, l'ouvrage de Sinem Arcak Casale a le mérite de centrer son analyse sur le choix stratégique des présents, leur mise en scène, et surtout sur toutes les sources ottomanes comme étrangères qui leurs sont consacrés en faisant la part belle à la culture visuelle sur le long terme. Cette démarche historienne synthétique se double d'une approche anthropologique indispensable pour évaluer les apports de la culture matérielle à la connaissance des faits historiques, ouvrant la voie à une relecture par exemple, de la diplomatie dans l'aire mamelouke pour compléter celle initiée dans ce domaine, il y a une dizaine d'année⁽²⁾.

Anna Caiozzo
Université d'Orléans, Polen

(1) Yehoshua Frenkel, « Embassies and Ambassadors in Mamluk Cairo », dans F. Bauden, M. Dekkiche, *Mamluk Cairo, a Crossroads for Embassies Studies on Diplomacy and Diplomatics*, Leyde-Boston, Brill, 2029, p. 238-259.

(2) Pour compléter une des dimensions du collectif évoqué ci-dessus esquissée dans le chapitre 7 par L. Kalus et V. Vezzoli.